

Un soldat blessé en 1914

Fernand Lécueillier

Fernand Lécueillier est né le 7 décembre 1893 à Châtellerault. Il est le fils d'Eugène Lécueillier et de Louise Barbot. Il a une petite amie, Louise (Louisette) Le Gouellec, qui vient régulièrement en vacances chez sa grand-mère à l'auberge *Aux Trois Bouchons* à Tivoli, non loin de chez ses parents. Grâce aux journaux de marche et aux historiques de son régiment, nous avons pu reconstituer son parcours militaire. De nombreuses photos et documents issus des archives familiales complètent ce récit. Mais laissons Fernand nous raconter sa Grande Guerre.

Avant la guerre

Le 20 septembre 1913, je suis convoqué à la mairie de Châtellerault pour passer le conseil de révision avec la classe 1913.

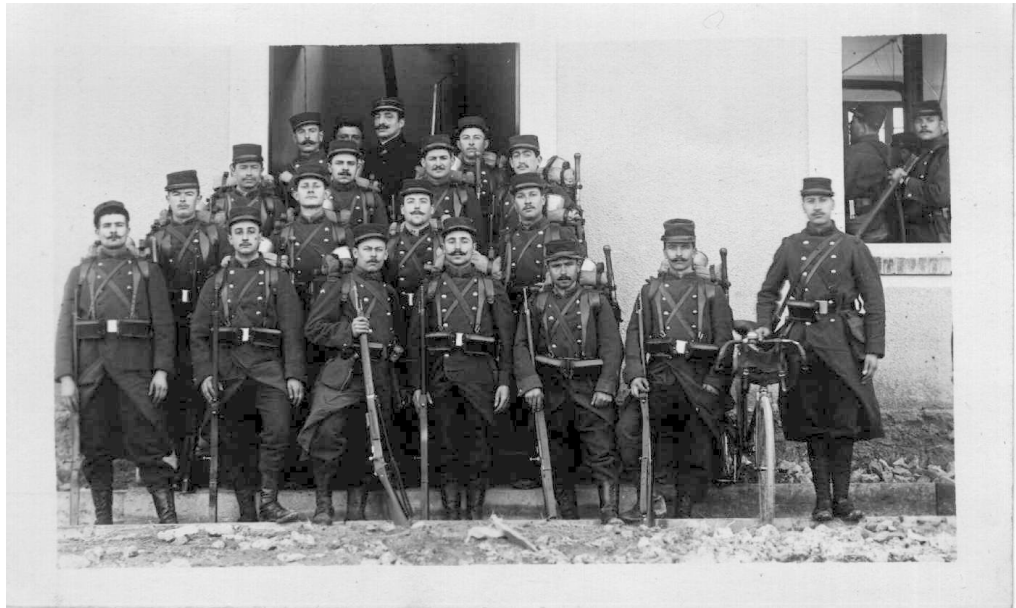


Convocation de Fernand Lécueillier au conseil de révision à Châtellerault, coll. Bourreau

Je suis déclaré apte pour le service aussi j'en profite pour me présenter au brevet d'aptitude militaire dont l'examen a lieu les 3, 4, et 5 octobre 1913. Les hommes ayant obtenu cet examen peuvent, de droit, intégrer l'école des élèves caporaux et obtenir ce grade au bout de quatre mois de service. Après avoir fait mon apprentissage comme ajusteur de précision à la manufacture de Châtellerault, je pars le 27 novembre 1913 faire mon service militaire à Tours, caserne de Guise, pour une durée de trois ans, durée légale du service militaire depuis le 7 août dernier¹.

¹ Alain Houisse, « 1913, le débat sur la loi des 3 ans dans la Vienne », *RHPC*, n° 31, mai 2016, p. 17-28.

À l'armée, je suis 2^e classe, matricule 4916, affecté au 1^{er} bataillon, 1^{ère} compagnie, 4^e section 13^e escouade. Pour mémoire, notre régiment, le 32^e régiment d'infanterie, est partagé entre Tours et Châtellerault : les 1^{er} et 2^e bataillons sont à Tours et le 3^e bataillon à Châtellerault.



Fernand à la caserne de Guise à Tours (2^e rang, 1^{er} à droite), coll. Bourreau

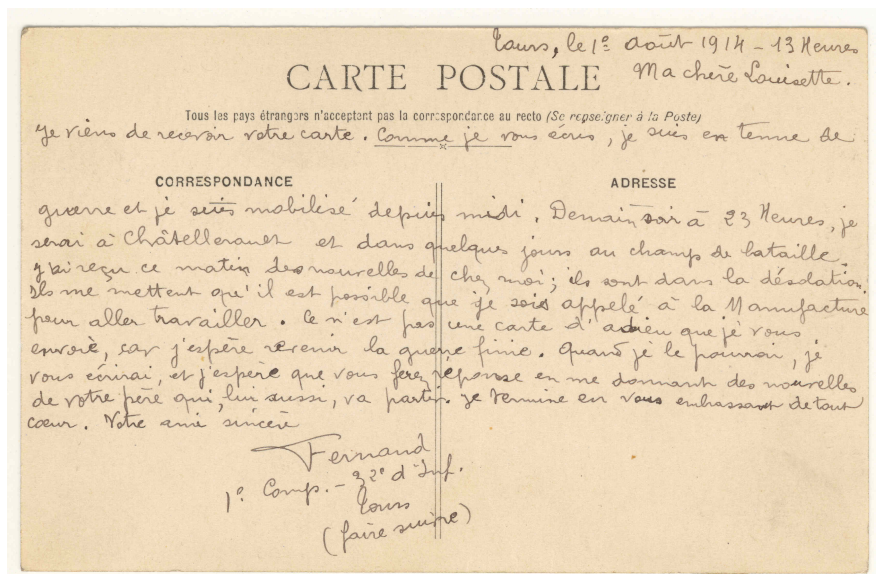
On m'a affecté à la fonction d'agent de liaison, c'est-à-dire que, sur les champs de manœuvre, je dois communiquer l'ordre le plus rapidement possible aux compagnies et rester en contact direct avec le commandement du régiment. J'ai eu aussi un entraînement au camp du Ruchard et enfin, le 29 mai 1914, je passe l'examen d'élèves officiers de réserve, examen dont je dois connaître les résultats dans le courant du mois d'août 1914.



Camp du Ruchard en mai 1914 (2^e en partant de la gauche), coll. Bourreau

Je suis au service militaire depuis environ 9 mois, lorsque, le 1^{er} août à midi, la mauvaise nouvelle tombe : le Colonel Mézière, commandant le 32^e régiment d'infanterie de Tours nous réunit et nous transmet le contenu du message télégraphique qu'il vient de recevoir du ministre de la Guerre :
Ordre de mobilisation générale.
Le premier jour de la mobilisation est demain, dimanche 2 août.

Une heure plus tard, j'écris un mot à ma « Chère Louissette » :



Carte postale envoyée de Tours le 1^{er} août 1914 par Fernand Lécueillier à Louissette Le Gouellec, coll. Bourreau

Tours, le 1^{er} août 1914 – 13 heures
Ma chère Louissette

Je viens de recevoir votre carte. Comme je vous écris, je suis en tenue de guerre et je suis mobilisé depuis midi. Demain soir à 23 heures, je serai à Châtellerault et dans quelques jours au champ de bataille. J'ai reçu ce matin des nouvelles de chez moi ; ils sont dans la désolation. Ils me mettent qu'il est possible que je sois appelé à la Manufacture pour aller travailler. Ce n'est pas une carte d'adieu que je vous envoie, car j'espère revenir la guerre finie. Quand je le pourrai, je vous écrirai et j'espère que vous ferez réponse en me donnant des nouvelles de votre père qui, lui aussi, va partir. Je termine en vous embrassant de tout coeur. Votre ami sincère.

Fernand, 1^{er} Comp - 32^e d'Inf - Tours (faire suivre)

Le départ pour le front – La Lorraine

Le lendemain 2 août, nous partons de la caserne pour rejoindre par le train le dépôt de notre régiment à Châtellerault. Le long du chemin qui nous mène à la gare, la population tourangelle, massée sur plusieurs rangs, nous acclame aux accents de la « Sambre et Meuse ».

Le 5 août 1914, le 32^e RI, composé de 3 000 hommes et de 180 chevaux et mulets quitte Châtellerault² par voie ferrée pour une destination inconnue.

Le départ s'effectue en trois échelons : je pars à 9 h 25, avec l'état major du régiment et le 1^{er} bataillon, puis à 11 h 35, c'est au tour du 2^e bataillon, et enfin à 14 h 25, c'est le 3^e bataillon qui embarque.

Sur le trajet, nous reconnaissons les gares de Tours, Les Aubrais, Montargis, Sens, Troyes, Chaumont. Après une nuit passée dans le train, nous arrivons le 6 août en Lorraine et débarquons à 13 h 35 à Pont-Saint-Vincent, à côté de Nancy. Nous allons ensuite nous regrouper à Richardménil. Le reste du régiment arrive à quelques kilomètres de nous, respectivement à Maron (2^e bataillon) et Chaligny (3^e bataillon).

² Service historique de la Défense, site Mémoire des Hommes, journaux de marches et opérations (JMO) du 32^e régiment d'infanterie.

Le 7 août à 7 h 50, le régiment se regroupe et arrive vers midi à Saint-Nicolas-de-Port-Varangéville, à quinze kilomètres au sud-est de Nancy, chacun de nous encore étonné par l'accumulation et l'imprévu de tant d'événements.

Avec le 2^e bataillon, nous sommes chargés d'assurer le service de sécurité sur les hauteurs situées au nord de Varangéville, le 3^e bataillon occupant quant à lui la partie basse de la ville. Pour la première fois, avant tant d'autres nuits semblables, nous couchons à la belle étoile, dans les petits éléments de tranchée que nous avons creusés, sous une pluie d'orage d'août. Les intempéries n'éteignent d'ailleurs ni notre belle humeur ni notre enthousiasme ; dans l'ignorance des grands événements, l'esprit se satisfait des menus incidents que nous commentons gaiement.

Pendant quelques jours, et après avoir effectué des déplacements qui nous entraînent aux grandes marches de la guerre de mouvement, le régiment est dirigé au nord de Nancy.

Nous garderons toujours en mémoire le souvenir pénible de l'étape du 11 août : environ 35 kilomètres entre Lupcourt et Faulx-St-Pierre en passant par Jarville, Nancy, Bouxières-aux-Dames et Malzéville. Nous sommes partis à trois heures du matin pour arriver à Faulx à 17 heures. Ce fut une longue et très pénible marche à cause de l'ardeur du soleil : les brancardiers durent traiter de nombreux coups de chaleur. Dans notre effort, nous avons cependant été acclamés, couverts de fleurs et comblés de cadeaux pendant la traversée de la capitale lorraine.

Nous nous installons le 12 août à quinze kilomètres au nord de Nancy, sur le mont Saint-Jean. Les hommes du 3^e bataillon étaient, eux, sur le mont Toulon non loin de là. Nous occupons ces avancées de la défense naturelle de Nancy avec mission d'y organiser une ligne de résistance. Nous avons ordre de défendre la position à tout prix. Notre compagnie cantonne dans le bois de la Fourasse au pied du mont Saint-Jean.

De ces merveilleux observatoires, nos postes découvrent Nomeny et, au-delà de la Seille, nous distinguons par moment la silhouette des cavaliers allemands avec lesquels, dès le 13 août, nous entrons pour la première fois en contact.

C'est à une patrouille de notre compagnie, se rendant à la Seille, que revient l'honneur d'échanger les premiers coups de fusil avec une forte reconnaissance ennemie sortant de Nomeny. Quelques instants après, une fusillade s'engage entre le même groupe et un de nos petits postes placé au carrefour des routes Létricourt-Nomeny et Jeandelaincourt-Nomeny. L'ennemi, auquel nos tireurs viennent de tuer un officier, s'en tient pour averti.

Le 19 août, le 32^e quitte ses positions et gagne Maxéville, où il doit prendre le train. Dès son arrivée, le 3^e bataillon embarque : il prend la place d'un bataillon du 77^e RI non encore arrivé.

Le 20 août, à 20 h, au moment où nous allons, avec les deux autres bataillons, être mis en route à notre tour, ordre est donné de surseoir à l'embarquement, car, après un retour offensif des Allemands sur le mont Saint-Jean et le mont Toulon, nos troupes ne se sont maintenues sur ces positions qu'au prix de pertes sensibles.

Le 21 août, à la suite d'une marche rapide, au cours de laquelle nous croisons le cortège des blessés et celui des pauvres gens fuyant en hâte la zone de bataille, nous réoccupons le mont Toulon et le mont Saint-Jean. Au mont Toulon, trois compagnies du 2^e bataillon, en réserve derrière la crête, sont soumises au feu de l'artillerie lourde ennemie, bombardement qui cause plus de curiosité que de crainte. Malheureusement un obus tombe près du groupe formé par le lieutenant Larroze et les sous-lieutenants Rivaud et Gaillard, tuant le lieutenant Larroze et blessant les deux autres ; c'est au régiment la première victime de la guerre.

Le lendemain, une patrouille de la 3^e compagnie tombe dans une embuscade ennemie : tous les hommes sont tués, excepté son commandant, le caporal Bouvyer, qui est capturé. Une fois prisonnier, il prétexte une blessure et refuse de suivre les Allemands, qui sont poursuivis par la 2^e

compagnie. Ils tirent sur le pauvre homme à bout portant, le laissant pour mort : providentiellement, il n'est que blessé.

Le 23 août, le régiment reçoit l'ordre de partir le plus vite possible et de se diriger par Seichamps à proximité de la forêt de Champenoux. Ce jour-là, se termine pour nous la première phase de la guerre : la période d'observation et d'escarmouches.

Erbéville : le premier combat

Le 24 août au soir, le 32^e occupe les lisières nord-est de la forêt de Champenoux, le 2^e bataillon s'installe à notre gauche. L'air vibre encore du combat acharné que les 114^e et 125^e RI viennent de livrer pour s'emparer du village de Réméréville. Sur le champ de bataille, dans le grand mystère de la nuit, plane une rumeur faite de cris des blessés, de sonneries des clairons jetant encore les notes enfiévrées de la charge et de hurrahs de l'ennemi s'excitant à pénétrer plus avant sur la terre française. Des patrouilles sont poussées en avant, et l'une d'elles entre sans difficulté dans Erbéville bombardé par l'artillerie allemande et éclairé par les incendies d'un jour sinistre.



L'église de Erbéville, coll. Bourreau

À l'aube du 25 août, dans le but d'élargir le succès remporté la veille, nous nous portons, par le sud, avec le 1^{er} bataillon, à l'attaque du plateau dominant Erbéville. Arrivé à la crête, nous sommes accueillis par une fusillade violente et par le feu nourri de deux batteries d'artillerie installées sur la lisière ouest du bois de Faulx. Déployées sur un terrain plat, presque complètement dénudé, les sections sont terriblement éprouvées et leur situation devient critique lorsque se démasquent les mitrailleuses allemandes installées dans le clocher d'Erbéville. Notre commandant, le chef de bataillon Maury, bien que blessé et toujours debout, avait l'ordre de tenir coûte que coûte. Il parcourt le front de son bataillon au

milieu d'un essaim de balles. Malgré un feu violent dirigé sur les masses allemandes débouchant en formations serrées du bois de Faulx, l'ennemi, très supérieur en nombre, progresse au cours de sa contre-attaque. Déjà l'infanterie allemande remonte dans les fossés de la route Erbéville-Réméréville.

À droite, le 114^e RI s'était replié sur Réméréville et sur la gauche, à treize heures, les Allemands sortaient du bois Morel et entraient dans la forêt de Champenoux. L'ordre de repli était alors donné. Cette manœuvre n'aurait pu être exécutée sans l'intervention inopinée d'une batterie du 33^e RI, dont les obus arrêtaient l'élan de l'ennemi. Grâce à cette protection, le mouvement de repli put s'effectuer lentement sous les ordres du commandant Maury, qui, un fusil à la main, assura lui-même le départ des dernières factions.

À 18 heures, nous nous rassemblons, enfin ce qu'il restait de notre bataillon, à Seichamps. Le bilan est lourd : cinq officiers tués, trois blessés et 400 hommes tués, blessés ou manquant à l'appel. Ces chiffres sont éloquentes et suffisent à témoigner de la violence du combat et de l'énergie de la résistance opposée par notre bataillon : nous avons résisté pendant sept heures à l'attaque de quatre régiments d'infanterie allemands soutenus par deux batteries de campagne et une batterie lourde.

Le 2^e bataillon s'en tire un peu mieux : à 8 heures, lancée vers le bois Morel par le commandant Humbert, l'attaque française est arrêtée sur la crête rasée par la fusillade ennemie. Après une attente

terrible, pendant laquelle son flanc gauche se trouve découvert par suite d'un mouvement de retraite du régiment voisin, le bataillon reçoit l'ordre de se replier sur Velaisne. Le mouvement s'effectue sous le feu de l'ennemi, d'autant plus difficilement que les ordres ne peuvent atteindre tous les chefs de section. À Velaisne, où il se reforme, le 2^e bataillon avait perdu un officier tué, trois autres blessés et plus de 100 hommes hors de combat.

L'ennemi se retire dans la nuit, en arrière de ses emplacements de départ, abandonnant le champ de bataille que nous réoccupons le lendemain. Nous y trouvons le spectacle émouvant de nos morts restés à leur poste de combat et de tant de braves soldats blessés au cours de l'action et lâchement achevés par l'ennemi au moment de sa retraite.

La Marne

Le 4 septembre, nous quittons la Lorraine pour Troyes en chemin de fer. De Troyes à Thaas, puis à Villers-Herbisse, nous formons un convoi étrange d'autos de tous styles provenant des quatre coins de la France.

C'est aussi, tout le long du parcours, d'interminables colonnes de vieillards, de femmes et d'enfants exténués, fuyant l'invasion, marchant sans arrêt depuis plusieurs jours, depuis la lointaine frontière de France, chargés des objets les plus chers. Ils s'arrêtent et forment comme de vastes camps d'émigrants devant les routes réservées à la circulation militaire ; ou bien ils partent à travers champs, sans force et sans autre pensée que de marcher vers le sud le plus longtemps possible. Il y a dans les yeux de ces errants un regard infini de souffrance et d'anxiété qui nous poigne. Sourdement, parfois, le grondement du canon emplît les lointains d'inquiétude. Et cependant, - le croirait-on ? - fiers des combats déjà livrés, sûrs de nos forces, ignorant d'ailleurs la gravité de la situation, nous sommes encore pleins de gaieté et d'enthousiasme.

Le 7 septembre, après avoir traversé Euvy, le régiment se porte au nord-est de Fère-Champenoise et, en formation de rassemblement, s'installe au bivouac dans les bois, «à cheval» sur la route Fère-Champenoise – Normée. Nous sommes alors réserve d'armée et devant nous, les régiments du 11^e corps allemand montent la garde.

Le soir, des officiers vont prendre contact avec les troupes des premières lignes et rendre compte de la grande fatigue de leurs troupes ; mais la brigade n'a pas la sensation d'un danger quelconque ni même de l'imminence de son entrée en action.

Les troupes bivouaquent donc, sans précautions spéciales, sur leurs emplacements.

La nuit, vaguement éclairée par les incendies des villages sur la ligne de combat, commence dans un calme parfait. Pourtant, d'après certains témoignages, une partie de nos lignes, en particulier celle de la 22^e division, subit, à partir de 21 heures, un bombardement lent et continu d'obus de gros calibre, tombant régulièrement à dix minutes d'intervalle. L'effet matériel de ce bombardement paraît, d'ailleurs, avoir été nul, mais il eut sans doute pour résultat d'entretenir la fatigue et d'endormir la crainte de l'attaque ennemie en la prolongeant indéfiniment.

Le 8 septembre, vers 3 heures du matin, une fusillade violente et inattendue éclate à notre gauche. Dix minutes après, elle s'étend à tout le front, et au bout d'une demi-heure, sans qu'on ait eu le temps de ne prendre aucune disposition en vue du combat, nous nous trouvons en contact avec l'ennemi d'une façon inexplicable pour nous. Les balles claquent de toutes parts, éprouvant particulièrement les cadres. Des hommes des régiments de première ligne, pris de panique, refluent affolés vers nous et mettent dans nos rangs une confusion indescriptible.

La situation est d'autant plus critique que certains éléments ennemis, par un mouvement tournant extrêmement rapide, sont parvenus à prendre pied dans la région située à droite et en arrière de nous, et de là nous prennent de flanc, voire même de dos. Pour éviter un combat dont l'issue ne pouvait être que désastreuse, l'ordre fut donné dès 7 heures du matin, de nous replier sur la rive sud du ruisseau la Vaure, mais à cet endroit il est encaissé d'une dizaine de mètres ; nous avons donc à

dos le ruisseau encaissé pris sous les feux de l'ennemi et difficile à franchir.

L'ordre de repli et de franchir le ruisseau devait être relayé, aux groupes de soldat par les agents de liaison, et donc par moi aussi, mais je suis atteint par une balle dans le dos qui entre derrière l'épaule gauche et ressort par le sternum traversant le poumon de part en part. Je m'écroule et suis laissé pour mort sur le champ de bataille.

Un peu plus loin, sur cette croupe balayée par les balles, le colonel Mézière, ralliant les soldats qui refluent de la rive nord de la Vaure, organise un centre de résistance et, bien que l'ennemi encercle la position aux trois quarts, il se refuse énergiquement à autoriser un nouveau repli. Les fantassins allemands, qui ont suivi les nôtres de très près, les fusillent à bout portant. Les blessés et les morts s'amoncellent par groupes lamentables et tragiques. Le colonel Mézière, dont le képi galonné constitue une cible merveilleuse, est tué à son tour, et le capitaine-adjoint Dukacinski grièvement blessé.

Vers 5 heures du soir, le régiment, enfin ce qu'il en reste, se reforme dans les bois à deux kilomètres au nord d'Euvy. Autour de Fère-Champenoise, ce jour-là, le sang des soldats du 32^e a beaucoup coulé : en fin de journée, 15 officiers et 620 hommes manquent à l'appel.

Le champ de bataille est couvert de tués et de blessés : je gis parmi eux, sous la pluie et dans la boue. Comme je donne encore signe de vie, je suis transporté en lieu sûr à Fère-Champenoise avec d'autres blessés.

Le lendemain, 9 septembre, au point du jour, encadré de deux bataillons du 135^e RI, le 3^e bataillon, à nouveau se porte à l'attaque. À la lisière d'un bois, il est accueilli par un feu violent d'infanterie et de mitrailleuses. Vers huit heures, les deux bataillons du 135^e se replient, entraînant deux compagnies du bataillon Massot. Seule la 12^e reste en ligne. À ce moment, le capitaine Massot reçoit l'ordre de se replier. Se rendant compte de la situation critique de sa dernière compagnie, il va lui-même lui porter l'ordre de retraite. Mais il tombe aux mains de l'ennemi, tandis que son adjudant-chef, plus heureux, réussit à se frayer un passage à coups de revolver.

De son côté, le reste du régiment est de nouveau attaqué dans les positions qu'il occupe au sud de Gourançon. Attaque molle et hésitante, menée sans conviction sous un terrifiant barrage de 75 par un ennemi épuisé. Impuissant à obtenir une décision, l'ennemi incendie Gourançon et se retire.

Le régiment se reforme à Linthes ; la journée lui coûte deux officiers et 132 hommes hors de combat. Il ne compte plus que deux officiers et 430 hommes.

Ainsi, malgré l'effet de la surprise, la violence de l'effort, la supériorité des effectifs, l'ennemi n'a réalisé qu'une progression insignifiante et momentanée, le régiment vient de participer à cette victoire de la Marne !

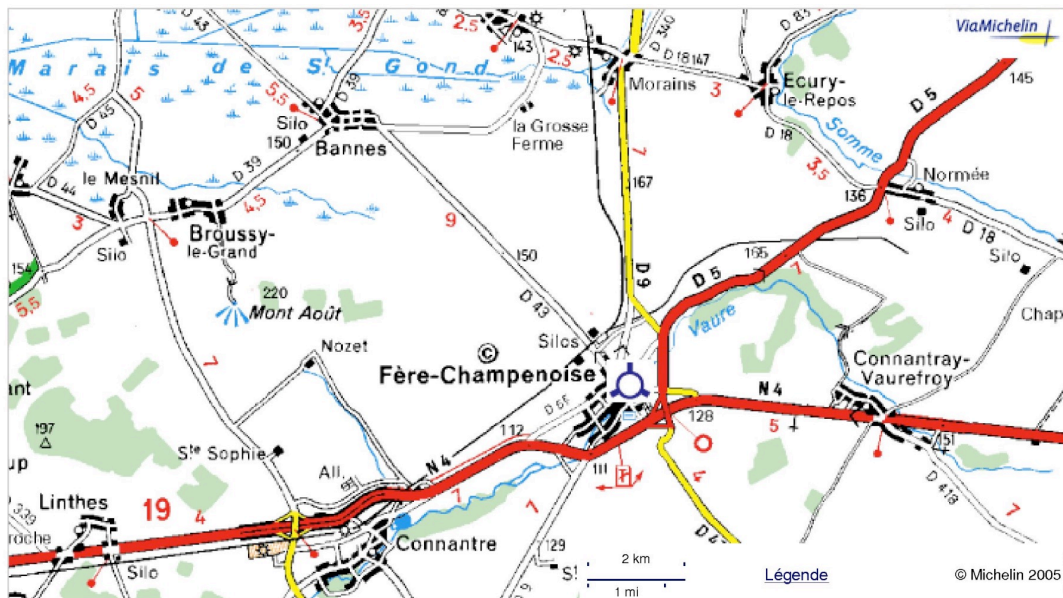
Dans les jours qui suivent, nous sommes évacués par train en direction de Bordeaux. Mais à Amboise on fait descendre les blessés les plus graves, comme moi, car on craint que nous n'atteignons pas Bordeaux.

Fère-Champenoise

Voici le spectacle que put découvrir Georges Grousilleau³, un soldat du 49^e régiment d'artillerie de Poitiers, lorsqu'il arriva dans la région de Fère-Champenoise, peu après les combats.

Nous arrivons à Fère-Champenoise le 14 septembre à 11 heures. Là, un peu avant Fère-Champenoise, la violence de la lutte nous est apparue : quantité de pantalons rouges sont là sur le terrain par paquets de quelques hommes, des patrouilles qui, sans doute ont été surprises.

³ Journal de guerre de Georges Grousilleau, www.histoire-genealogie.com.



Le 32° était dans les bois, au nord de la Vaure, à cheval sur la D5, à mi-chemin entre Fère et Normée,
Carte Michelin 1/200 000 www.viamichelin.fr

De la gare de la ville, il ne reste que quelques murs calcinés, le spectacle est terrifiant : deux trains sont là, emplis de grands blessés allemands. Sur les quais, dans la salle d'attente, dans la gare de marchandises, hall des messageries et dehors sur un peu de paille, un millier au moins de grands blessés boches attendent d'être dirigés sur l'intérieur. Beaucoup trouveront ici leur dernière demeure. Ils agonisent sous nos yeux. Quelques milliers déjà ont été évacués, 800 nous dit un major, sont encore à venir et le cortège de charrettes les amenant ne cesse pas. De la Fère à Chaintrix par Morains-le-Petit, nous traversons une partie du champ de bataille de la Marne. Le spectacle est terrifiant. Sur notre parcours nous ne comptons plus les morts. Quelques uns des nôtres et des quantités d'Allemands sont sur le sol, des tumuli en quantité, des cadavres de chevaux à profusion, tout cela dégage une odeur insupportable. À Morains-le-Petit, la destruction n'a pas semblé suffire : il y a encore l'incendie qui consume quand nous passons. Nous logeons à Chaintrix, dans une maison abandonnée, mais sitôt couchés, les propriétaires arrivent. Nous nous habillons à la hâte et allons nous reposer dans l'église qui a été quelque peu abîmée par les Allemands. Comme elle a servi d'ambulance nous y trouvons de la paille et couchons là. Le bureau de poste de cette localité avait été mis à sac ...

La convalescence

J'entre à l'hôpital d'Amboise le 15 ou 16 septembre. Dès que je peux écrire, mes premières lettres vont à Louissette. Voici celle datée du 2 octobre :

Amboise le 2 octobre 1914 – 10 h

Ma chère Louissette

Je viens de recevoir votre carte et je m'empresse de faire réponse. Pour le moment je vais beaucoup mieux et ma fièvre est tombée, de sorte que maintenant je commence à manger, avant je ne buvais que du vin de champagne ou du lait. Je suis très bien soigné par les soeurs. Mon cousin Charles va un peu mieux lui aussi, mais le major lui a dit que son bras lui fera du mal pendant 10 ans. Mes parents sont venus me voir avant hier et ma mère va revenir lundi. Je suis très heureux de les voir, mais ils ne peuvent pas toujours être ici. - j'ai été surpris d'apprendre la mort de votre gd mère⁴.

⁴ Il s'agit de Louise Chareaudeau, épouse d'Auguste Arnault, l'aubergiste de Tivoli, décédée chez sa fille à Lorient.

*Vous avez eu beaucoup de chagrin, car cela fait beaucoup de peine de perdre les siens. Comme j'écris chez moi, je leur en fait part. Mes parents m'ont priés de les rappeler à votre bon souvenir.
Votre pauvre ami blessé qui vous embrasse
Affectueux baisers
Fernand, Hôpital d'Amboise*

J'ai envoyé une autre lettre, le 7 novembre 1914.



Fernand Lécueillier à Amboise, assis au milieu avec son violon, coll. Bourreau

Amboise le 7 novembre 1914 – 8 h

Chère amie

Avec votre carte du 4 oct, je viens de recevoir votre carte du 18 août ; elle est couverte de cachets de postes de Châtellerault, de Paris et d'Amboise ; elle est allée au bureau militaire de Paris. – Mes parents en ont reçu une que j'avais mise au vaguemestre le 7 sept ; elle leur est parvenue le 23 octobre après avoir été en Allemagne, à Berlin, et passée à Genève ; elle est couverte d'inscriptions allemandes ce qui me fait croire que le vaguemestre a dû être fait prisonnier.

Quant à ma santé, je vais de mieux en mieux. Je n'attends plus que la fermeture complète de la poitrine. Pour se désennuyer, j'ai réussi à avoir un violon, et avec les blessés qui se lèvent nous égayons nos camarades qui sont au lit. Demain à la chapelle, je vais jouer pendant la messe sur la demande de la sœur supérieure.

Bien des choses aimables de la part de mes parents. Ma mère est venue mardi et elle va revenir jeudi avec ma tante Barbotin et mon cousin Charles. Je vais avoir la permission pour sortir avec eux dans Amboise.

Milles baisers affectueux de votre ami.

Fernand

À l'hôpital, je subis quatre interventions chirurgicales avec cinq côtes coupées et je quitte Amboise les premiers jours de janvier 1915. J'ai toujours de nombreux points de côtés et des difficultés pour marcher. Aussi à la sortie, j'obtiens quatre mois de convalescence que je passe à Châtellerault chez mes parents. Je suis classé « service auxiliaire » par le Colonel commandant la 5^e subdivision de la 9^e région le 4 mai 1915 pour *plaie pénétrante par balle dans le poumon gauche* et suis affecté le 14 mai 1915 au dépôt du 232^e d'infanterie à la manufacture comme ouvrier militaire : je suis dessinateur au bureau d'étude.



Amboise : Fernand Lécueillier est le 3^e en haut à droite, coll. Bourreau

Je suis cité à l'ordre de la division : *Très bon soldat ayant fait preuve de courage et d'initiative en détruisant, le 8 septembre 1914, à la Fère après avoir été très grièvement blessé et sur le point de tomber aux mains de l'ennemi des ordres qu'il détenait comme agent de liaison.*
 Je passe dans la réserve de l'armée active le 1^{er} octobre 1916.



Carnet d'identité militaire de Fernand Lécueillier, coll. Bourreau



Le 15 février 1917, je reçois le droit de porter le ruban, avec étoile émaillée rouge constituant l'insigne spécial des blessés de guerre.

Médaille des blessés de guerre remis à Fernand Lécueillier, coll. Bourreau

Le 4 avril 1917, j'obtiens une permission pour épouser à Lorient, Louise Le Gouellec. Ma santé se détériore et, de janvier 1919 à mars 1919, je suis réhospitalisé à l'hôpital N° 12, au collège de Châtelleraut, après avoir subi une nouvelle opération. Fin mars, je suis dirigé vers l'hôpital dépôt de convalescence (HDC 17) à Poitiers, rue Victor Hugo.

Le 8 avril 1919, je suis démobilisé, réformé définitif à 20% d'invalidité par la commission de réforme de Poitiers pour *symphose pleurale de la base gauche suite de blessure du thorax par balle*. Malgré cette opération, ma santé ne s'améliore pas et ma pension d'invalidité est portée à 30% par la commission de réforme de Poitiers le 11 février 1921, puis à 50% le 22 janvier 1935, pour passer à 75% le 11 novembre 1940.

Le 5 avril 1922, je suis, pour la Vienne, avec M. Robinet Georges de Poitiers, sur la liste des délégués des comités départementaux⁵ des mutilés et réformés de la guerre appelés à constituer le collège électoral chargé de procéder à l'élection des quarante membres élus de l'office national des mutilés et réformés de la guerre.



Le 19 décembre 1922, je suis autorisé à porter la médaille interalliée dite «de la Victoire».

Le 4 avril 1939, je reçois la Médaille militaire⁶, par décret du 28 avril 1939, en application de la loi du 3 août 1936.

Fernand Lécueillier décèdera le 29 novembre 1953 à Châtelleraut, réformé à 100% depuis le 2 décembre 1951. Il avait obtenu la Médaille militaire, la croix de guerre, la croix du combattant, la médaille interalliée, la médaille de la Victoire et l'insigne des blessés de guerre.

Fernand Lécueillier dans son jardin, coll. Bourreau

Fernand Lécueillier a été père d'une fille, Anne-Marie. Celle-ci a eu cinq enfants, dont Claudie, petite-fille de Fernand son grand-père. Claudie a épousé Alain Bourreau, ils sont ensemble les signataires de cet article.

Claudie et Alain Bourreau

⁵ Journal officiel de la République française, du 5 avril 1922, p. 3750 et 3751.

⁶ *Ibidem*, du 4 mai 1939, p. 5665 et 5666.